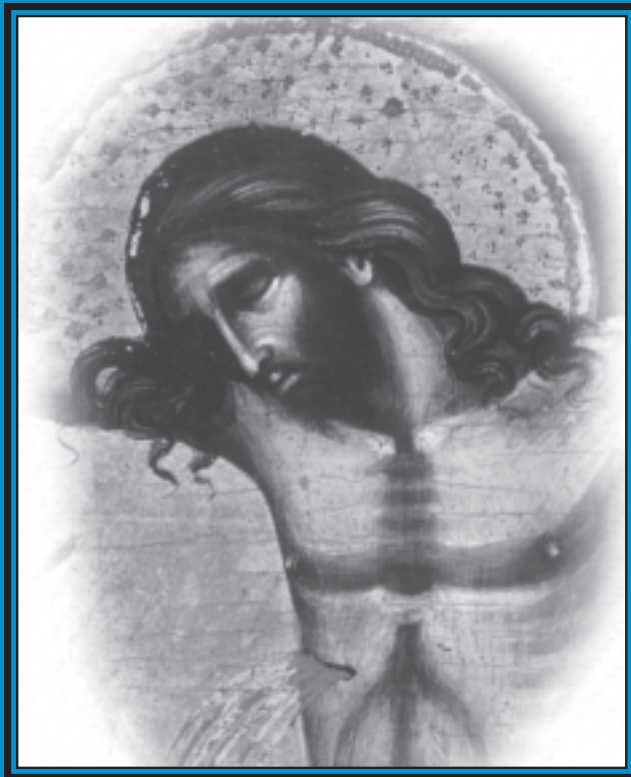


L'ŒUVRE DES CAMPAGNES

— FONDÉE EN 1857 —

AIDE AU CLERGÉ RURAL



Janvier-Février-Mars

2010

TRIMESTRIEL n° 233

L'ŒUVRE des CAMPAGNES

FONDÉE EN 1857

2, rue de La Planche - 75007 PARIS

Tél. et Fax : 01 45 48 25 83

e-mail : oeuvredecampagnes@club-internet.fr

AIDE FINANCIÈRE AUX PRÊTRES RURAUX pour :

- acheter ou réparer une voiture ou une moto ;
- sortir de difficultés exceptionnelles ;
- améliorer leurs conditions de vie (chauffage du presbytère) ;
- améliorer les salles de réunion (catéchisme...) ;
- maintenir les établissements privés d'enseignement catholique ;
- disposer d'ornements liturgiques convenables ;
- organiser des missions dans nos campagnes.

[Toute demande d'aide doit être apostillée soit par le Conseiller ecclésiastique, soit par le (ou la) Délégué(e) diocésain(e).]

HONORAIRES DE MESSES pour les prêtres ruraux **qui en manquent.**

Tout prêtre demandant des Messes doit y être autorisé par son Ordinaire.

*DANS VOTRE DIOCÈSE VOUS POUVEZ VOUS ADRESSER AU (A LA)
DÉLÉGUÉ(E) DONT LE NOM FIGURE SUR LA LISTE
PUBLIÉE A LA FIN DU N° 230.*

Dans les diocèses qui en sont dépourvus, acceptez de devenir
DÉLÉGUÉ ou DÉLÉGUÉE de l'Œuvre pour

- faire connaître et recruter des Associés,
- recueillir les cotisations et les dons et les transmettre au siège à Paris,
- faire connaître au siège les besoins des prêtres de campagne.

LA TACHE EST URGENTE ET IMMENSE

LE SEIGNEUR LUI-MÊME VOUS APPELLE

A AIDER SES PRÊTRES

Le mot du Président...

Voici treize ans que le Conseil Central de l'Œuvre des Campagnes m'a fait l'honneur de me confier sa présidence.

Au cours de ces treize années, j'ai pu apprécier tant la constante générosité de nos fidèles donateurs que l'inépuisable dévouement de ceux qui, sans compter, se consacrent activement à notre mission d'aide aux prêtres exerçant leur ministère sacerdotal en milieu rural et semi-rural. Je veux, une fois encore, leur dire à tous, du fond du cœur, mon admiration et ma profonde reconnaissance pour leur action.

Il me semble, aujourd'hui, que le temps est venu pour moi de passer le relais à quelqu'un de plus jeune qui saura insuffler à l'Œuvre un nouveau dynamisme au service de l'Église et de son clergé. Le Général Louis d'Astorg a bien voulu accéder à la demande que je lui avais faite de prendre ma succession et, sur ma proposition, le Conseil Central a décidé à l'unanimité de le porter à sa présidence.

Je sais qu'il est prêt à assumer pleinement cette responsabilité et je suis certain que, sous son impulsion, l'Œuvre des Campagnes poursuivra sa mission avec une ardeur renouvelée.

Augustin de la Bouillerie

...Et celui de son successeur

Au moment où le Conseil Central de l'Œuvre des Campagnes me fait l'honneur de me porter à sa présidence, je souhaite tout d'abord rendre hommage à l'action conduite par mon prédécesseur au cours de ces treize dernières années. A ses côtés depuis notre 150^e anniversaire, j'ai pu mesurer l'extrême qualité de l'engagement et du dévouement dont il a fait preuve au service de l'Œuvre.

Je voudrais ensuite remercier le Conseil pour la confiance qu'il m'accorde et demander à ses membres de m'apporter leur aide, assistance et conseils si précieux pour la conduite de l'Œuvre que nous aurons à mener ensemble.

Je veux enfin témoigner à nos délégués et à tous les ceux qui agissent au sein de notre Œuvre toute ma gratitude et ma reconnaissance pour l'investissement personnel dont ils font preuve et remercier nos donateurs pour leur générosité sans faille. Je sais pouvoir compter sur eux.

Oui, notre Œuvre mérite que l'on s'engage à son service. Soyez assurés que pour ma part j'y suis déterminé. Nous devons la faire connaître et reconnaître afin qu'elle puisse toujours mieux assurer sa belle mission auprès de notre clergé rural et promouvoir son rayonnement dans la continuité de ce qu'avait souhaité ses fondateurs.

Louis d'Astorg

LA PARABOLE DE L'ÂNE

Dans la scène biblique de « l'entrée à Jérusalem » que j'appellerais plutôt montée étant donné qu'il s'agit pour Jésus d'aller du sud du pays vers le nord et de gravir une colline.

L'évangile précise qu'avant de gravir la montagne des oliviers, Jésus demande à ses disciples d'aller chercher un âne pour monter dessus. Bien des lecteurs n'ont pas dû s'arrêter à ce détail et pourtant nous allons découvrir le symbole que ce modeste animal incarne et révèle, à qui le veut, une autre exégète.

Jésus ayant ressuscité Lazare reçoit les acclamations tout au long du parcours de personnes qui l'honorent en disant « *hosanna au fils de David, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur* » (Matthieu 21: 9-10).

Ils arrivent même à déposer leurs vêtements au sol comme un tapis sous les sabots de l'âne, mais le cheminement de Jésus annonce par cette montagne des oliviers le jardin du même nom où il sera renié par Pierre, trahi par Judas et arrêté comme un voleur, cela annonce la crucifixion, mais surtout la résurrection. Comme il est écrit : « *le grain de blé, doit mourir pour donner du fruit.* »

Revenons à l'âne. Chaque famille possède un âne, souvent il portait des charges très lourdes et pourtant il assurait son labeur en silence et avec obéissance.

L'âne symbolise l'humilité, à cet effet on le retrouve dans la crèche, il figure *derrière* Marie, elle dira d'ailleurs je suis la servante du Seigneur et le bœuf derrière Joseph incarne le travail, puisqu'il tire la charrue.

Jésus accomplit sa mission sur la terre comme cet âne avec courage, fidélité, obéissance, humilité et pacifisme.

Jésus est pauvre pour comprendre et aimer les pauvres, il naît dans une étable et ne possède ni argent, ni domestiques, pas même un âne.

Il aurait pu entrer dans la capitale en empruntant un cheval à la façon d'un noble ou d'un guerrier avec une allure autoritaire, mais Jésus est humble.

Mais déjà les prédictions d'Isaïe et de Zacharie (9, 9) qui appelle Jérusalem la fille de Sion « *il est humble et monté sur un âne, il détruira les chars d'Éphraïm et les chevaux de Jérusalem* ».

Le fils de Dieu qui ne possède aucun bien matériel est capable de donner le pardon, réaliser des miracles, respecter l'humain, favoriser la fraternité, redonner force et espoir, apprendre à discerner le vrai du faux et le bien du mal, protégeant la femme adultère, pardonnant au voleur à ses côtés sur la croix, parlant à la samaritaine, lavant les pieds de ses disciples. Le jour de Pâques Jésus descendra jusqu'aux enfers pour sauver le premier homme et la première femme.

Jésus est venu sur la terre pour accomplir ce que Dieu avait conçu pour lui ; apporter la lumière dans les ténèbres, éviter à l'humain de se perdre et de souffrir à cause du mal et du péché. Vivre en harmonie, comme il le dit lui-même « *aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés* ». Je suis venu pour servir et non pour être servi. Il est dit aussi que ce que Dieu a caché aux sages et aux savants, c'est aux petits et aux simples qu'il le révélera, cela sous-entend que les intellectuels ne prévaudront pas sur la force du cœur et des sentiments. Les animaux, même les plus humbles, se rassembleront dans l'arche de Noé, il n'y aura pas d'exclus ni dans le règne animal, ni dans le genre humain, l'amour est fraternel et universel et le chevauchement de Jésus sur un âne est peut-être un rappel de la non-différence (Jean 12 : 13). Jésus est acclamé Roi d'Israël.

Sur la croix figurera « INRI » ce qui signifie Roi des juifs pour se moquer de Jésus.

Les gens honorent Jésus et après ils le condamnent en préférant Barrabas pour être gracié à sa place, ce qui démontre que l'humain est changeant, influençable, n'hésitant pas à trahir pour se ranger du côté du plus fort (le pouvoir romain ou la religion avec les pharisiens).

Tous ces humains n'ont pas compris que Jésus savait tout ce qui allait arriver et acceptait volontairement le châtement pour sauver l'humanité du péché.

Comme l'âne qui reçoit des coups de pieds au ventre ; des coups de bâton sur le dos, le Christ a reçu trente coups de fouet et a porté sa croix comme un âne sous sa charge et pour finir crucifié rappelant la bête que l'on conduit à l'abattoir et qui avant de mourir souffre puisqu'elle est saignée à vif comme le veut la coutume.

Jean 12, 23 : Jésus dit « *L'heure est venue où le fils de l'homme doit être glorifié* » phrase prémonitoire.

Jean 12, 32 : « *et moi quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai les hommes à moi.* »

Jésus était venu du ciel sur la terre pour évangéliser le monde, il est ainsi représenté dans une mandorle entouré des quatre vivants (ange, lion, taureau, aigle) qui symbolisent les quatre évangélistes.

Sur les fresques et principalement en Éthiopie, l'entrée à Jérusalem figure sous le Christ en gloire, sans doute pour annoncer que les temps sont accomplis et que le fils de Dieu doit rejoindre son père et monter au ciel après avoir ressuscité dans une ascension triomphale.

Il y eut la gloire terrestre où il est acclamé, puis la gloire céleste, d'où il jugera tous les humains.

Remercions le monde animal qui, une fois de plus, fait référence aux béatitudes et apporte aux humains la bonne nouvelle.

Patrick Cendrier

« Ne cherchez pas parmi les morts celui qui est vivant »

A chaque départ d'un être aimé, et chaque fois que nous pensons à ces « âmes en-allées » qui ne sont pas perdues, nous devrions ouvrir notre cœur à cette exhortation vigoureuse qui fut adressée aux Apôtres quand Jésus est retourné auprès de son Père. Ne cherchons pas parmi les morts ceux qui sont vivants, plus vivants que nous. Voilà qui dépasse et interdit les fausses consolations, les consolations faciles. Il s'agit du cœur même de notre foi : s'il vient à manquer, notre foi est vaine et « nous sommes les plus malheureux des hommes », et personne ne nous demandera plus rien. Parce que nous nous serons montrés sans « réponses » devant les seules questions qui comptent : Où va la vie ? Qu'est-ce que la mort ?

Entendons-nous bien : personne ne nous demandera une réponse claire et logique devant la mort et la souffrance. Mais, si notre foi est sans « ressources » pour leur faire face, si « nous pleurons comme ceux qui n'ont pas d'espérance », comment pouvons-nous prétendre être les fidèles et les témoins du Ressuscité ? Certes, « celui qui souffre a droit à la contradiction » (Sophocle), et comme les disciples d'Emmaüs parlant de Jésus (à Jésus, sans le savoir encore !), quand un être cher nous est enlevé, tout nous paraît fini de ce que nous avions tenté de construire avec lui. Le récit de saint Luc (chap. 24) nous rapporte sans complaisance leur terrible déception : il semble que la blessure de leur cœur est inguérissable, parce que leur rêve est évanoui.

Madeleine ressent plus profondément encore, parce qu'elle était plus proche de Jésus, ce déchirement : « On a enlevé mon Seigneur, et je ne sais pas où on l'a mis ! » Nous poussons le même cri et nous nous sentons comme amputés quand la chair de notre chair, le cœur de notre cœur nous sont enlevés. Et nous sommes pris d'une sorte de vertige. Où va la vie ? Si c'est seulement à la mort, à quoi bon vivre ! Le poète avait raison : « L'homme grandit en tremblant. » Double tremblement : celui qui redoute la mort, et celui qui pressent la vie, celui-là même qui a saisi Jésus devant le tombeau de Lazare quand, bouleversé par la mort de son ami, il a frémi et pleuré.

Et c'est bien pourquoi il n'a pas rabroué Cléophas et son compagnon, sur le chemin d'Emmaüs. Devant ces hommes qui souffraient réellement et avaient le courage de lui avouer leur désarroi au lieu de s'enfermer dans leur révolte, devant tous ceux que la mort rend amers, il sait faire preuve d'une compassion tendre et fraternelle. Il « explique », c'est-à-dire qu'il soulève un coin du voile, un coin seulement ! Comme sa mort était nécessaire, comme elle est devenue source de vie, la nôtre peut être une semence. Dans la vie comme dans la mort, Dieu ne nous abandonne pas : en face de la dure réalité de la mort, il faut une vérité plus dure, plus résistante encore, « gravée dans le roc, avec le ciseau de fer et le poinçon : Il ne se détournera pas de moi » (Livre de Job).

Allons-nous donc oublier la parole de Jésus, et mettre en doute ses promesses ? « Ne soyez pas bouleversés, faites-moi confiance... je pars vous préparer une place... Là où je suis, vous serez vous aussi. » Jésus était venu « planter sa tente parmi nous », selon la belle expression de saint Jean dans le prologue de son évangile. Et nous apprendre que, comme lui, nous n'avons pas ici de demeure permanente, et que notre patrie, la maison du Père, est ailleurs. Puis, comme un fourrier, il est parti préparer nos cantonnements.

Ceux qui nous quittent passent, comme lui, par la passion et par la mort. Et, en attendant la résurrection des corps, ils sont déjà transfigurés et vivent d'une vie nouvelle. Ils connaissent la liberté de l'esprit et de l'amour parce que, comme l'ont admirablement écrit nos anciens sur certaines tombes, ils ont « déposé le poids de ce corps ». C'est encore saint Jean, dans une de ses lettres qui le dit : « Ce que nous serons alors ne paraît pas encore clairement. » La mort restera toujours un mystère, mais la vie n'est-elle pas mystère également ? Il suffit, pour s'en convaincre, de regarder le sourire d'un enfant qui s'éveille à la vie, et le visage apaisé d'un mort, majestueux comme la face du Christ sur le suaire de Turin. Mystère de la vie, mystère de la mort, il nous faut accepter l'un et l'autre : « *Ils se tiennent par la main pour relever tout regard qui se poserait trop bas sur l'homme* » (C. Chabanis).

Comme Dieu lui-même, qu'aucune image taillée, aucune définition dogmatique ne saurait enfermer parce qu'il est le Dieu vivant, le sens profond de notre existence nous échappe, dans la vie comme dans la mort. Nous avons à le découvrir chaque jour, en même temps que nous cherchons le visage du Seigneur.

Père Georges Décogné
Extrait de la « Lettre aux Passants »

Miséricorde

Miséricorde. Un mot qui nous renvoie dans les vieux manuels de piété de notre enfance ? Ou l'exclamation échappée de nos lèvres pour dire notre déception devant l'irréparable ?

Non ! Un mot en deux mots. Ou deux mots en un. Deux mots qui se cherchent ou qui s'excluent : la misère, le cœur. Ou ils donnent à voir la tragédie du monde... ou ils font naître ce que l'homme est capable de meilleur.

Le premier : la misère, le malheur, le mal, le péché, l'atroce. Si nous n'avons pas à l'intime de nous l'autre partie du mot, nous nous enfermons en nous-mêmes, nous tâchons de ne pas voir et de nous tenir au loin : « *La misère : connais pas. Ça ne me concerne pas. Qu'ils se débrouillent. Ce n'est pas mon problème. Et puis quand on commence, impossible de savoir jusqu'où ça ira* ». Sauf... sauf si c'est moi qui suis dedans : dans la misère, dans mon malheur, dans mon péché. Alors j'ai besoin, un besoin réel de l'autre, un cœur qui comprend, qui m'accueille comme je suis, malheureux, mais qui me pardonnerait encore.

Ou alors, tout le contraire : je suis misérable, pécheur, j'ai toujours été comme ça et je n'ai aucune envie de m'en sortir. Près de moi, on a beau me dire : « *Mais fais donc quelque chose. Va parler à quelqu'un. Il y en a qui peuvent t'aider* », « *Je n'en ai rien à faire.* » Et là, c'est désespéré.

Mais ce n'est que la moitié du mot. L'autre moitié, c'est « corde » : le cœur, la tendresse, l'émotion, l'accueil, celui qui se dit prêt à prendre la route vers-toi-qui-que-tu-sois... Ou... à t'attendre le temps qu'il faudra, la fidélité, oui, la fidélité plus que tout. « *Je prendrai les chemins étroits, boueux, rocailleux. Je laisserai tous les autres pour te retrouver* ». C'est de la folie, bien sûr. Les gens sérieux diront : « *Il y en a qui se mettent exprès dans les pires situations pour la joie d'être retrouvés et aimés* ». Mais la miséricorde, c'est quand même ça et tant pis pour les gens sérieux.

Il faut bien des mots pour expliquer. Mais la miséricorde, ce n'est pas d'abord un mot.

Au départ, c'est plutôt une étincelle qui déclenche d'un côté l'espérance et de l'autre, le cœur tout prêt à brûler, à se mettre en route, ou à attendre peut-être.

Est-ce un mot réservé au chrétien ? Bien sûr que non ! Le Coran en est rempli. Est-ce un mot réservé à ceux qui croient en Dieu ? Pas plus. Dans la mesure où la miséricorde, ce n'est pas d'abord un mot, mais deux cœurs en route l'un vers l'autre – ou un cœur qui met l'autre en éveil – c'est la vie qui compte. La preuve, nous la voyons tous les jours autour de nous : des hommes, des femmes, des jeunes, capables d'en vivre, de faire des milliers de kilomètres, d'avoir faim, d'avoir soif, de tout perdre pour être auprès de ceux qui ne peuvent plus vivre sans un autre, qui les aident à rester vivants. Même Jésus, en Mt 25, 31 rassemble tous les siens quels qu'ils soient sous la toison de la miséricorde.

Mais quand même ! La miséricorde, c'est toute l'histoire de Dieu et des hommes, même si – pour la raconter – il y a une multitude d'autres mots que miséricorde. Pas une histoire gentille à la confiture. Elle a été, elle est, elle sera toujours une histoire exigeante : avec des colères, des châtements, de longs temps de silence, mais bien plus encore, la folie de l'amour. Que ce soit l'ancienne ou la nouvelle alliance, elle est partout. Impossible de faire une liste : les récits, les psaumes, les prophètes, l'évangile de la bonne Nouvelle, les paraboles, ça ne s'arrête pas. Simplement ceci dans Osée 11,7 :

*« Mon peuple est malade de son infidélité.
Ils invoquent Baal mais il ne les relève pas.
Comment t'abandonnerais-je, Israël ?
Mon cœur en moi se retourne,
toutes mes entrailles frémissent.
Je ne donnerai plus cours à l'ardeur de ma colère.
Je ne détruirai plus Ephraïm
Car je suis Dieu et non pas homme.
Au milieu de toi, je suis le Saint
Et je n'aime pas à détruire ».*

*Frère Augustin
Extrait avec autorisation
du Courrier de l'Abbaye Saint-Martin-de-Mondaye
n° 227 - Janvier 2010*

Le bonheur, c'est Sa présence !

Durant la journée dite “des morts”, ou “des âmes” selon les Anglo-Saxons, la tonalité générale est au souvenir mêlé de tristesse. Pourtant, c'est ce jour-là que je me suis demandé : « Dans cette vallée de larmes, qu'est-ce qui te rend heureux ? » Aussitôt, je me suis fait cette réponse : « Mon bonheur, c'est Sa présence, et celle que je peux discerner dans ses œuvres ».

Dans l'Ancien Testament, la présence divine est désignée de bien des façons, par exemple par le terme de Face. Ainsi, on lit au Psaume 4 : « **Qui nous fera voir le bonheur ? Seigneur, fais lever sur nous la lumière de ta Face !** » (v. 7). La conséquence de cette mise en présence du très Saint, très Beau et très Bon est formulée dès le verset suivant : « **Tu as mis mon cœur dans la joie** ». Effectivement, la vraie joie, le seul bonheur digne de ce nom vient d'une prise de conscience que nous ne sommes *jamais seuls*, que le Dieu-Emmanuel est toujours *avec nous*. Certes, la divine présence est habituellement peu perceptible par “ la chair et le sang ” (Mt 16, 17), mais elle se donne à voir au moins dans ses œuvres de pure beauté et bonté, comme la source se devine à l'eau fraîche qui désaltère le promeneur au pied des monts.

Quand on interroge le Nouveau Testament sur le bonheur, il nous chante aussitôt les béatitudes : d'abord celles de Matthieu (Mt 5, 3-12), puis le bref et non moins nécessaire contrepoint de Luc (Lc 6, 20-23). Devant ces textes admirables et quelque peu mystérieux, je me suis posé une nouvelle question : « Où se manifeste au mieux la présence divine dans ces quelques versets ? » Certes, elle est partout, mais elle peut se concentrer dans certains versets “ tabernacles ” qui illumineront tous les autres.

Dans le langage biblique, la présence divine peut emprunter différents vêtements linguistiques. Bien sûr, il y a le mot Face, mais aussi celui de Royaume des cieux ou de Dieu, celui d'Esprit, de nuée, de gloire, de lumière, etc. Dans les béatitudes proclamées par Jésus du haut de la montagne (Mt 5, 1) comme Moïse du haut du Sinaï, où retrouve-t-on l'un ou l'autre de ces termes signifiant la présence immédiate du Seigneur, sa *Shekinah* (Is. 57, 15) ? On les découvre dans la première et la dernière béatitude, chacune faisant écho à l'autre et lui apportant un surcroît de lumière. La première dit littéralement : « **Heureux les pauvres à l'esprit (pauvre)** », qu'il est aussi grammaticalement correct de traduire : « **Heureux les pauvres par l'Esprit (tô pneumatî), car le Royaume des cieux est à eux** » (Mt 5, 3). On a donc ici un et même probablement deux termes signifiant la divine présence. On retrouve celle-ci à la huitième et dernière béatitude, mais désignant cette fois explicitement le Christ qui, par le jeu de la construction symétrique du récit, est lui aussi présence de Dieu, et *Dieu lui-même* au même titre que l'Esprit et le Royaume céleste du début : « **Heureux êtes-vous quand on vous insulte et persécute, et qu'on dit faussement toute sorte de mal contre vous à cause de Moi** » (Mt 5, 11). Dans la béatitude équivalente de Luc, on lit : « **Heureux êtes-vous quand on vous hait, excommunié, insulte, proscrit votre nom à cause du Fils de l'homme** » (Lc 6, 22). Ce Moi royal, ce Fils de

l'homme qui jugera les nations et sera le "Je Suis" (*egô eimi*) livré pour tous sur le bois du sacrifice (Jn 8, 28), c'est bien le *Dieu avec nous* qui réjouit dès maintenant ceux qui « **marchent humblement avec Lui** » (Mi. 6, 8).

Ainsi, quand on est humble, rendu pauvre par l'Esprit, et qu'en contrepartie les forces du Mal se conjuguent contre vous, le bonheur de la divine présence n'est plus renvoyé à plus tard, au temps de la Résurrection, mais il est *déjà là!* C'est le sens profond du présent de l'indicatif utilisé seulement dans cette première et dernière béatitude : « **le Royaume est à eux** » (v. 3) ; « **Heureux êtes-vous** » (v. 11).

Nous sommes là au cœur du mystère d'une vie avec et dans le Christ pauvre et crucifié. Du fait de cette union, lui-même nous rend pauvres, compatissants, justes, miséricordieux, purs, pacifiques... comme Lui l'a pleinement vécu devant les hommes. Oui, il est bien l'Îcône très sainte de toute béatitude. François d'Assise, le stigmatisé de l'Alverne, a particulièrement bien compris cela et, vers la fin de sa vie, en fit la confiance au Frère Léon, son compagnon d'ermitage. Le bonheur de la divine présence au sein même des grandes épreuves, c'est ce que François nomma *la joie parfaite*. Cet enseignement inspiré et vécu sera notre conclusion en même temps que notre souhait pour tout lecteur de ces lignes : « *Si nous supportons joyeusement tant de maux, d'insultes et de coups avec la pensée que nous supportons les souffrances du Christ lui-même, ô Frère Léon, écris que là est la joie parfaite!* » (Actus 7, 17).

Bernard-Marie, ofs
Docteur en philosophie et théologie,
réviseur du N.T. Crampon aux Éditions Téqui

Témoignage d'un prêtre

La demande qui m'a été faite me donne l'occasion de faire le point sur le parcours effectué depuis mon ordination presbytérale, en octobre 2000. Je m'étais déjà attaché à cet exercice il y a un an environ au moment où j'avais manifesté à notre évêque ma disponibilité à changer de ministère.

C'est aussi pour moi l'occasion de rendre grâce pour ce chemin parcouru. Je m'aperçois en effet que le Seigneur travaille très dur pour me faire grandir et progresser, je tâche d'y contribuer pour ma part, mais je vois bien que cela serait peine perdue sans ce qui m'est donné par la richesse partagée avec les personnes rencontrées, par la lumière exigeante de la Parole reçue, par le trésor de la foi des chrétiens vécue et proclamée à l'épreuve de la vie humaine au fil des siècles, la force de la prière et des sacrements. Je me réjouis aussi de ce que le Seigneur fait par moi, quelque fois sans que j'en aie vraiment conscience sur le moment.

Mon éveil à la vie chrétienne s'est faite à Chalindrey et sans doute ce que j'y ai vécu et vu vivre là m'a donné une certaine approche du ministère de prêtre. Aujourd'hui – et je crois chaque jour un peu plus – je goûte la joie de travailler en équipe, que ce soit avec des confrères mais aussi avec des laïcs, hommes et femmes. Cette joie trouve sa source dans le travail partagé, dans la complémentarité des charismes, des sensibilités et des compétences. J'y vois une manifestation éclatante de la richesse de ce que le Seigneur nous donne à vivre, par le mystère de l'autre, bienveillant et mystérieux.

Fan de cinéma, utilisateur chevronné d'Internet, technophile convaincu, scout enthousiaste, un peu snob avec ma Vespa et ma tasse de thé (je n'aime pas le café !), appréciant la bonne chair et la littérature policière, je m'aperçois que je suis pleinement un homme de mon temps soumis aux mêmes tentations, aux mêmes désillusions, nourri des mêmes espoirs, marqué par la même culture. Même si j'ai la chance d'échapper aux nombreuses précarités qui peuvent blesser profondément, je pense m'inscrire dans une solidarité grandissante, avec tous ceux qui savent que la vie des hommes ne se limitent pas à ce qui se voit.

La soif et la faim sont bien là, elles m'habitent comme elles habitent tout homme et toute femme ; comme beaucoup d'entre eux, j'ai bien du mal à les orienter vers le bien commun et à les ordonner à une autre volonté que la mienne. J'apprends à faire cela, petit à petit, pas à pas. Je suis de moins en moins sûr de ce que je pense, mais m'accroche de plus en plus fort à la confiance que j'ai en la bienveillance que Dieu manifeste par le Christ, pour chacun d'entre nous.

Je ressens très fortement la tentation pour moi de verser dans deux attitudes inadaptées à ce ministère :

- Faire du « chouchoutage » : faire plaisir à ceux qui sont gentils avec moi, être le prêtre sympa, serviable qui répond "oui" à tout, quitte à m'asseoir sur les exigences évangéliques et pastorales.

- Tomber dans le « syllogisme du Prophète » : comme « aucun prophète n'est bien reçu dans son pays », comme je suis incompris et que mes paroles choquent les chrétiens, je suis donc un vrai prophète, ayant la lucidité de poser des questions pertinentes et la prétention d'y apporter les bonnes réponses.

Je crois que ces deux attitudes relèvent en fait de la même anxiété (maîtriser l'image que les autres ont de moi) et de la même facilité (renoncer au discernement, qui m'est un droit et un devoir). Je vois bien quelques pistes à creuser pour trouver une voie entre ces deux écueils : exigence de vérité à l'écoute de l'Évangile et de la vie des hommes, humilité...

Je découvre ainsi au sein de mon cheminement un double appel : appel à l'unité et à la cohérence. Unité à accomplir au sein même de mon service de prêtre, car les tâches sont très diverses et peuvent être dispersantes si on n'y prend garde. Cohérence encore à acquérir : faire ce que je dis, dire ce que je fait, être le même devant ma famille, mes amis et mes paroissiens ; fidèle à ce à quoi Dieu m'appelle : faire de ma vie une bonne nouvelle pour moi et pour tous ceux que je rencontre. Le chemin est déjà commencé mais il en reste beaucoup à faire.

Stéphane Bredelet
Extrait avec autorisation de La Vie Diocésaine
(Diocèse de Langres) - N° 3 - 12 février 2010

Le cri de l'homme

La grande question pour chacun de nous, c'est : « Est-ce que j'ai une valeur ? Est-ce que quelqu'un croit suffisamment en moi pour s'intéresser à moi et vivre une alliance avec moi ? » Le cri de l'homme est un cri pour des liens d'amitié et de reconnaissance. Et cet appel à l'amitié se vit sous trois modes différents qui se juxtaposent sans s'exclure.

Il y a le cri pour être aimé par un père et une mère qui savent porter la faiblesse. C'est le cri qui jaillit de la fragilité de l'enfant ou de l'insécurité de l'adolescent. C'est le cri de l'adulte ayant un handicap mental et qui a besoin de tendresse, d'accueil, de bonté, de compassion, de soutien, de formation et d'encouragement. C'est un cri qui dit : « J'ai besoin de toi ; ton amour me fait vivre et me donne des racines. » C'est aussi le cri de toute personne humaine, car, chacun de nous, nous portons nos fragilités et nos difficultés ; chacun de nous, nous crions pour être aimé par quelqu'un qui peut nous soutenir. C'est aussi le cri qui monte vers Dieu.

Il y a, ensuite, le cri pour découvrir un ami, un égal, un frère ou une sœur. On n'est plus seulement un « petit qui est aimé » mais un ami, un frère capable d'aimer et de rendre un autre heureux dans une vie communautaire. Ce désir d'amitié peut devenir recherche de l'être unique dans l'amour et le mariage.

Il y a enfin l'appel à être l'ami d'un plus faible et à le servir.

Jean Vanier
Extrait avec autorisation de La Vie Diocésaine
(Diocèse de Langres) - N° 5 - 19 mars 2010

Nos amis défunts

NANCY : Madame Valentine PERRET.

PARIS : Monseigneur Xavier de TARRAGON.

SAINT-ÉTIENNE : Mademoiselle Marguerite de LA TOUR DU PIN.

DONS A L'ŒUVRE DES CAMPAGNES

Les dons à l'Œuvre des Campagnes ouvrent droit à une réduction d'impôt égale à 66 % du montant du don (dans la limite de 20 % du revenu imposable).

Les entreprises peuvent prétendre à une déduction, de leur bénéfice imposable, du montant de leurs versements, dans la limite de 0,5 % de leur chiffre d'affaires.

Vous pouvez, si vous le désirez, joindre le formulaire ci-après à votre envoi à votre délégué ou au siège de l'Œuvre à Paris, 2, rue de la Planche, 75007 Paris. E-mail : œuvredescampagnes@club-internet.fr.

Nous regrettons de ne pouvoir tenir compte de dates précises pour la célébration des messes.

Nous prions nos associés d'établir tous leurs envois d'argent : mandats, chèques postaux, chèques bancaires, au nom impersonnel de l'Œuvre des Campagnes.



J'envoie à l'Œuvre des Campagnes un don de	€
Je règle ma cotisation annuelle (3 € minimum)	€
Je règle mon abonnement annuel (5 €)	€
Je règle mon abonnement de soutien (8 € voire davantage)	€
Je demande la célébration de messes		
Messe : 16 €	} €
Neuvaine : 175 €		
Trentain : 580 €		
	Total €

Date :

Nom :

Prénom :

Adresse :

.....

Moyen de paiement : chèque bancaire chèque postal

Pour obtenir un reçu à usage fiscal **pour le don**, cochez ici

NB : Les offrandes de messes n'ouvrent pas droit à la réduction d'impôt.

« Certaines personnes ou Associations de laïcs s'appliquent aussi à aider les prêtres isolés et pauvres, comme l'Œuvre des Campagnes. C'est très louable. »

Jean-Paul II
Ars, le 6 octobre 1986

PAR DES DONS ET DES LEGS, AIDEZ L'ŒUVRE DES CAMPAGNES
A SECOURIR LES PRÊTRES DÉMUNIS.

LEGS ET DONATIONS

L'Œuvre des Campagnes est autorisée à recevoir legs et donations en exonération de droits.

Pour le testateur, le plus simple est d'inscrire dans son testament une formule du genre :

« Je lègue à l'Œuvre des Campagnes, 2, rue de La Planche, à Paris 7^e, une somme de € (en toutes lettres puis en chiffres) pour venir en aide à des prêtres dans le besoin. »

Rappelons qu'un testament dit olographe est rédigé sur papier libre ; il doit être entièrement écrit, daté et signé de la main du testateur qui peut le conserver en lieu sûr ou, ce qui est préférable, le remettre à un notaire.

Le dépôt et la conservation par le notaire sont gratuits.



Les livres

Par le Père G. Décogné

Veuillez noter que, désormais, nous ne prendrons plus en charge vos demandes de livres. Merci de passer vos commandes :

- soit à votre libraire local ;
- soit à LA PROCURE (ventes par correspondance) : 1, route de Creil
60552 Chantilly Cedex
Tél. : 03 44 67 38 00.

POURQUOI IL EST SAINT : LE VRAI JEAN-PAUL II

Slawomir Oder

Rizzoli
200 pages - 18 €

Mgr Slawomir Oder, postulateur de la cause de béatification du pape polonais publie, avec le journaliste Saverio Gaëta, rédacteur en chef de « Familia Cristiana », un livre qui contient peu de révélations, mais de nombreux témoignages et documents inédits.

On y apprend qu'en février 1989 et en 1994 (à l'approche de ses 75 ans), Jean-Paul II avait envisagé de démissionner en cas d'empêchement majeur d'exercer sa fonction. Ces deux documents, jusqu'ici inédits, s'inspirent d'un texte identique signé par le Pape Paul VI, le 2 février 1965. Ils n'ont pas été suivis d'effet.

Mgr Oder révèle aussi que les services secrets italiens avaient averti le Vatican, avant l'attentat de 1981, d'un projet d'enlèvement du Pape par les Brigades Rouges. Il divulgue également une lettre ouverte à Ali Agça, jamais publiée, dans laquelle Jean-Paul II expliquait que son pardon n'était pas seulement une démarche « émotive », mais un « don

de Dieu », au titre de son ministère pontifical.

Enfin, quelques lignes dévoilent les pratiques de mortification dont le Pape était coutumier, notamment pendant le carême. Il pratiquait strictement le jeûne et l'abstinence et, selon des témoignages recueillis auprès de son propre entourage, il portait un cilice. Il lui arrivait de dormir à même le sol et même de se flageller. Mettant ainsi en pratique, comme l'écrit l'auteur, ces paroles de Saint Paul (Col. 1.24) : « Ce qui manque aux souffrances du Christ, je l'achève en ma chair, pour son corps qui est l'Église. » Folie de l'amour, et non pas masochisme.

DE MARIE A BERNADETTE

Un chemin de méditation

Josiane Boret-Fournier

Mgr Francis Deniau

Le Thielleux - DDB
140 pages - 14 €

Beaucoup sont touchés par la figure de Bernadette Soubirous, le message des apparitions de Lourdes, et la vie cachée de la Sainte à Nevers. Pèlerins, malades, anonymes, mais aussi photographes, écrivains, cinéastes, peintres, maîtres-verriers :

Josiane Boret fait partie de ceux-là et exprime dans son langage propre ce qu'elle a reçu de Bernadette.

A travers 18 dessins au fusain, et avec la collaboration de l'évêque de Nevers, elle propose un chemin de méditation, un itinéraire spirituel ouvert au plus grand nombre. Comme elle l'écrit, « Toutes les valeurs du noir et du blanc sont idéales pour exprimer cet effort nécessaire pour passer de la boue à la lumière, à la transformation de l'être intérieur après chaque apparition. »

SEPT REGARDS SUR FRANÇOIS D'ASSISE

Bernard-Marie, ofs

Parole et Silence
130 pages - 12 €

2009 marque le huitième centenaire de la reconnaissance de la Fraternité Franciscaine par le Pape Innocent III (1209 ou 2010). L'idée du titre est venue à l'auteur en écoutant les « Vingt regards sur l'Enfant Jésus » d'Olivier Messiaen.

A la lumière des écrits authentiques du Poverello, il nous le fait découvrir comme tout petit, renoncé, porteur de l'Esprit et prophète pour tous les temps. Homme contrasté s'il en fut ! Non pas tant le troubadour de Dieu prêchant aux oiseaux que l'aveugle chantant la beauté du monde. Non pas tant le religieux pauvre et mendiant que le mystique fondamentalement humble et serviteur. Non pas tant un saint toujours joyeux et festif, mais le stigmatisé capable de paisible joie, même au Calvaire, « gémissant de douleur et d'amour tout à la fois ». Comme l'écrira dans son sillage le Padre Pio

en 1915 dans sa lettre au Père Benedetto.

QUEL DEVENIR POUR LE CHRISTIANISME

Philippe Barbarin - Luc Ferry

Salvator
124 pages - 12 €

La société contemporaine manque-t-elle de spiritualité ? Telle est la question à laquelle ce débat tente de répondre. Dans un contexte où la notion de laïcité est assez confuse, il n'est pas courant de voir un cardinal dialoguer avec un philosophe, ancien ministre, sur l'avenir du christianisme.

D'autant plus que les deux personnalités en présence ne sont pas des intellectuels en chambre. Tous deux acteurs - l'un dans le champ de la pensée et de la politique, l'autre dans le champ pastoral - les deux hommes confrontent leurs perspectives sur l'avenir du christianisme en France, à l'orée du XXI^e siècle. Existe-t-il des raisons d'espérer même si, comme le dit le cardinal Barbarin, « le christianisme tranquille n'existe pas ».

LA LITURGIE DE TOUT LE MONDE

Jean-Noël Bezançon

Cerf
180 pages - 15 €

« Sans secret, ni sacré, ni ségrégation » ajoute l'auteur dans son titre. La liturgie, disait Jean XXIII, « c'est la fontaine au milieu du village ». La réforme liturgique n'a pas eu d'autre but que de faciliter l'accès à cette fontaine. C'est à expliquer le sens de cette réforme, trop mal comprise et

injustement attaquée, que tendent ces pages.

Curé de paroisse, ancien directeur de l'Institut Supérieur de Pastorale Catéchétique, Jean-Noël Bezançon met sa compétence théologique et son tact pastoral, non seulement à justifier les changements survenus et à dissiper les réticences qui subsistent, mais plus encore à préciser le sens de la pratique actuelle orientée vers la participation de tous.

Car, pour participer, comme le veut le Concile, il faut comprendre. Ce que refusent obstinément ceux qu'il faut bien appeler ses adversaires, cela donne au livre un style vif, d'une rare qualité pédagogique. Un livre à lire par tout le monde... du moins par tous ceux qui ont un minimum de bonne foi et de connaissance de l'histoire de l'Église et de sa liturgie.

PIERRE ET JEAN

Serge Boulgakov

F. X. de Guibert
150 pages - 18 €

(Le texte central est suivi d'une étude sur Judas, l'apôtre félon.)

Le Père Boulgakov, né en Russie en 1881, est mort à Paris en 1944. Il est unanimement considéré comme l'un des plus grands théologiens orthodoxes des temps modernes. Marxiste dans sa jeunesse, revenu à la foi de son enfance, penseur religieux devenu prêtre l'année de la Révolution, expulsé par les communistes, il a élaboré en France une vaste fresque théologique dont ce livre est le premier maillon.

Cette étude s'appuie exclusivement sur les données du Nouveau Testament, mais pose en conclusion la

question de la nature de la primauté dans l'Église. Contestant les thèses romaines, il estime que « la primauté de Pierre n'est pas une primauté de pouvoir, mais d'autorité, d'ancienneté, de présence, qui, d'ailleurs ne lui appartenait que dans l'union avec tous les autres apôtres ».

La primauté de Jean, disciple préféré du Christ et visionnaire de l'Apocalypse, complète et équilibre celle de Pierre : elle est de nature apostolique et prophétique. Un texte court et vigoureux qui condense le meilleur de l'argumentation orthodoxe sur la nature de la primauté de Pierre.

PRIER 15 JOURS AVEC SIMONE WEIL

Martin Steffens

Nouvelle Cité
125 pages - 13 €

Pour le centenaire de la naissance de la philosophe, ouvrière chez Renault et mystique, la revue « *Prêtres Diocésains* » a présenté une longue et passionnante étude : « Simone Weil (1909-1943) : une insatiable quête de vérité, de justice et de beauté ».

Voici maintenant, avec Martin Steffens, un excellent itinéraire de prière avec S. Weil. Il est appuyé, notamment, sur son autobiographie spirituelle parue dans « *Attente de Dieu* ». Simone avait un sens aigu de l'attention : l'attention s'ouvre à la présence de Dieu, à la densité surnaturelle des réalités humaines naturelles. Elle est, dit-elle, « quasi-sacramentelle ».

S. Weil a eu également un sens étonnant de la puissance de la Croix du Christ et de l'Eucharistie. Elle nous livre les inépuisables richesses du « Notre Père », qu'elle priait avec

une attention particulière et qu'elle commentait en grec, mot à mot, pour Gustave Thibon. Au passage, cette mention : tu crois que Dieu n'exauce pas ta prière ? Mais c'est Lui qui t'a déjà inspiré de Le prier. Martin Steffens nous introduit magnifiquement dans les trésors spirituels qui ont habité cette « femme absolue » d'origine juive, mais qui préféra rester non baptisée. Elle se reconnaissait elle-même profondément « saisie par le Christ », avec elle la pensée et la raison se font priantes.

EXPÉRIENCE DE LA PRIÈRE

Jacques Gauthier

Parole et Silence
140 pages - 14 €

Jacques Gauthier, laïc et père de famille, universitaire et poète, a publié cinquante ouvrages dont sept sur la prière, traduits en plusieurs langues. Spécialiste de Patrice de la Tour du Pin et de Thérèse de Lisieux, il collabore à plusieurs revues.

On n'enseigne pas la prière comme on transmet un savoir : les chemins de chacun sont différents. On demanda un jour au Cardinal Ratzinger combien de chemins pouvaient mener à Dieu. La réponse du futur Pape ne se fit pas attendre : « Autant de chemins qu'il y a d'êtres humains ».

Ce livre porte la marque d'une expérience et d'une écriture. Il témoigne d'une prière intérieure qui est essentiellement accueil d'une parole et silence d'une présence, quête d'un visage et attente d'un amour. A la suite des Apôtres qui posaient à Jésus cette question : « Seigneur, apprends-nous à prier. » Mais que de déserts à traverser avant d'apercevoir la source !

ITINÉRAIRE PASTORAL

René Chave

Chez l'auteur :
Les Myrtilles, 07190 St Pierreville

En 1989, René Chave, prêtre ardennais, avait publié : « *Saint-Pierreville au cœur* », prix départemental d'histoire Montagnou en 1990. Dans l'avant-propos de ce récit, il indique pourquoi il a récidivé. Parce que la vie des prêtres en milieu rural est peu ou mal connue, et pour exprimer le bonheur du prêtre qui surmonte, avec l'aide du Christ, toutes les difficultés et les épreuves.

A dix ans, il déclare à son instituteur de l'école laïque – qui l'aimait bien et le voyait bien devenir lui aussi instituteur : « Je veux être curé ». Curé, il le sera dans son diocèse de Viviers. Ordonné prêtre en 1947, après deux ans d'exil en Allemagne, il passe d'abord un an au Prado de Lyon, puis connaîtra pas moins de 8 paroisses, jusqu'en 1996. Aujourd'hui, à 88 ans, il veut rester debout, il croit toujours en La Vie. Et même si les anciens ne sont plus considérés comme des « Sages », il se veut toujours porteur d'espérance, confiant dans ce qu'il appelle « le printemps de l'Église », assuré que les promesses de l'Évangile ne nous trompent pas.

LES AMITIÉS CÉLESTES

Jacqueline Kelen

Albin Michel
300 pages - 18 €

L'amitié se révèle un appui nécessaire dans toute aventure spirituelle, et les relations d'amitié, plus « désintéressées » sont aussi plus durables et plus patientes que les relations amoureuses. Jacqueline Kelen s'intéresse ici aux grandes amitiés spiri-

tuelles. Inséparable de l'élévation de l'âme et de la recherche de perfectionnement, l'amitié fut intensément vécue par les Pères du Désert (par exemple Paul de Thèbes et Saint Antoine) et par les Pères de l'Église (par exemple Saint Grégoire de Nazianze et Saint Basile de Césarée).

Il n'est que de lire les bouleversants échanges entre Guillaume de Clairvaux au XII^e siècle, ou Erasme et Thomas More au début du XVI^e pour se persuader que l'amitié spirituelle apporte soutien et tendresse, chaleur et partage. Car le but que s'assigne l'amitié spirituelle, c'est la connaissance et l'amour de Dieu. Qu'il s'agisse de l'amitié entre deux hommes ou entre deux femmes, plus rare et parfois plus « exclusive ».

Mais ce sont surtout les amitiés spirituelles entre un homme et une femme que l'histoire a retenues, dès lors que leur relation est marquée par l'intelligence, la délicatesse et la quête mystique. De ces paires d'amis, certaines sont bien connues : François d'Assise et Claire, François de Sales et Jeanne de Chantal, Vincent de Paul et Louise de Marillac, Marguerite-Marie Alacoque et Claude La Colombière, Angèle de Foligno et Frère Arnaud (franciscain), Anne-Catherine Emmerich et Clemens Brentano, Hans Urs von Balthasar et Adrienne von Speyr.

PORTEUR DE MÉMOIRES

Patrick Desbois

Champs Histoire - Flammarion
310 pages - 9 €

1941 - Les « Einsatzgruppen », unités mobiles nazies, s'enfoncent dans le territoire soviétique. Partout où elles encerclent les villages, tous les

hommes, femmes et enfants juifs sont rassemblés, dénudés, puis abattus, avant d'être enterrés dans des fosses communes.

Juin 2002, le Père Patrick Desbois part pour l'Ukraine. Village après village, il va recueillir les témoignages de ceux qui ont vu. Fosse après fosse, il récolte les preuves et reconstitue les conditions de ces milliers d'assassinats d'une rare sauvagerie. Pour que les juifs aient une sépulture digne de l'espèce humaine. Et que l'espèce humaine se rappelle qu'elle est aussi capable du pire, et prenne garde.

Le Père Desbois est conseiller du Vatican et des Évêques de France pour les relations avec le judaïsme. Il préside l'Association Yahad-In Unum (1) qu'il a fondée en 2004. Il a fait, le mois dernier, à Saint François de Sales, une conférence remarquable intitulée « La shoah par balles ».

(1) Ce qui signifie « ensemble » en hébreu et en latin.

LIBERTÉ ET INQUISITION

Luciano Canfora

Desjonquières
180 pages - 20 €

Voici l'histoire fascinante d'un manuscrit et de ses rejets dans le contexte tourmenté de la Contre-Réforme. La « Bibliothèque », rédigée au X^e siècle par l'érudit byzantin Photius (futur patriarche de Constantinople) est une collection de notices sur les œuvres de l'Antiquité grecque, profane ou chrétienne, pour beaucoup disparues et donc seulement connues grâce à cet ouvrage.

Au XVI^e siècle, en pleine querelle religieuse, le manuscrit devint l'enjeu d'une incroyable bataille intellec-

tuelle, où hommes de lettres et jésuites, théologiens catholiques et imprimeurs protestants collaborèrent et s'affrontèrent tour à tour, pour la publication de l'ouvrage tant convoité. Luciano Canfora retrace l'histoire rocambolesque du manuscrit, depuis son legs à la République de Venise par le Cardinal Bessarion en 1468, jusqu'à la première édition en latin au début du XVII^e siècle.

L'intrigue, en forme de roman policier, met en scène l'histoire de la Contre-Réforme dans quelques figures séduisantes. Notamment celle du jésuite espagnol Juan de Mariana et de son jeune ami, le belge André Schott. Photius développait sur l'eucharistie des théories que les Réformés utilisèrent contre leurs adversaires. Le Saint-Office imposait un climat paranoïaque de censure, et la quête de la vérité pouvait coûter la liberté. Mariana en fit les frais dans les geôles de l'Inquisition. Schott qui alla le visiter manœuvra plus habilement pour les éviter, « conscient de la distinction, impalpable et cruciale, entre péché de la pensée et liberté de penser ».

TOLSTOÏ EST MORT

Vladimir Pozner

Christian Bourgois
290 pages - 16 €

On ne mesure pas quelle immense figure était celle de Tolstoï, il y a juste un siècle, au moment de sa fuite étrange et de sa mort dans la petite gare d'Astapovo. Son œuvre monumentale est alors éclipsée par la personnalité de l'écrivain, devenu vers la quarantaine, après une crise intérieure très grave, une sorte de conscience du peuple russe, un anarchiste chrétien sans Église.

Excommunié après « Résurrection », surveillé par la police qui suspecte en lui un révolutionnaire, il est adulé dans le monde entier par des disciples qui veulent tous copier la simplicité de sa vie, ses vêtements de paysan, son désir d'un retour aux travaux manuels. Sa richesse lui est insupportable et ses rapports avec sa femme (qui lui a donné 13 enfants !) deviennent exécrables. Il est par ailleurs déchiré entre son désir de chasteté et ses appétits sexuels très violents.

Un quart de siècle après sa mort (1935), un jeune écrivain d'origine russe mais de langue française, restitué au plus près la semaine d'agonie du comte Tolstoï qui fut suivie dans le monde entier grâce au télégraphe. L'homme se dépouille progressivement de l'image mondiale qui est la sienne pour affronter la mort avec la simplicité d'un paysan. Pozner invente pour le dire un mode narratif d'un genre inédit, un texte-montage, tout à fait dans l'esprit de ce que pratiquent au cinéma et dans la poésie les grands novateurs russes des années 20, avant que le stalinisme ne les élimine. Récit, heure par heure, de ces six jours où la pneumonie va vaincre l'organisme encore robuste du vieillard. Interventions prises sur le vif, titrées et numérotées.

MÉMOIRES

Edward M. Kennedy

Albin Michel
600 pages - 25 €

Ces mémoires posthumes de « Ted », mort l'an dernier à 77 ans, sont une plongée dans la légende des Kennedy dont le maître d'œuvre fut bien JFK et qui est un vrai roman d'aventure. Des trois frères, Ted fut celui qui a suscité le plus de contro-

verses parce qu'il était moins charismatique que ses deux aînés assassinés. Ils avaient pris toute la lumière. Edward, noceur et buvant sec – son côté irlandais! – n'eut jamais l'aura des deux autres.

On lui reprochait de ne pas prendre la politique au sérieux, et puis, surtout, il y eut l'affaire de l'île de Chappaquiddik qui n'a cessé de lui faire de l'ombre. Son autobiographie a le mérite de la sincérité, du ton vrai : « Je ne suis pas fier, écrit-il, de ce moment de ma vie, mes actes étaient impardonnables... j'avais peur, j'étais sonné, épuisé paniqué... mais j'avais suffisamment de présence d'esprit pour comprendre que ma famille allait devoir souffrir de nouveau par ma faute ».

Pas une seule fois il n'évoque les liens supposés de son père avec la Mafia, fort décriés aujourd'hui. Mais ses mémoires laissent apparaître une autre dimension, celle d'un homme de foi, dans la pure tradition des catholiques irlandais. A propos de ses écarts de mauvais garçon, le « vieux lion » du sénat américain, respecté de ses amis démocrates comme de ses adversaires républicains, écrit : « Est-ce que nos frasques définissent l'ensemble de notre personnalité? Sincèrement je ne le crois pas. Nous ne nous résumons pas à nos péchés ».

SUKKWAN ISLAND

David Vann

Gallmeister

190 pages - 22 €

Pour le retrouver après une longue absence, un père emmène son fils dans une île perdue de l'Alaska. Un récit d'aventures mêlé d'inextricables sentiments. Haletant et tragique, suspense grave qui est aussi une confes-

sion d'amour qui viendrait trop tard. Un peu autobiographique, car le frère de David Vann s'est suicidé l'année de ses quatorze ans.

« Roy avait treize ans cet été là... ». Et son père lui demande, après une longue absence, de le suivre pour vivre un an à ses côtés dans une île perdue où il vient d'acheter une cabane. Et cette île, avec ses espaces grandioses, sera paradoxalement le théâtre d'un funeste huis-clos.

Roy qui vit jusqu'alors la vie tranquille d'un collégien californien au sein d'un foyer chaleureux (sa mère et sa sœur) pressent que ce voyage risqué est une sorte de va-tout pour sauver son père à la dérive. Le tête à tête avec son père, qui l'a abandonné dans son enfance et vit les affres d'une rupture amoureuse récente, sera éprouvant. Le père saisi de sanglots chaque nuit et fanfaron le jour est absorbé par les remous d'une vie conduite dans l'égoïsme et l'immaturation. Le fils comprend très vite qu'il doit endosser le rôle du père, de l'adulte responsable, mais sans espoir, car il voit s'éloigner chaque jour celui qui ne sera jamais ni son guide, ni son soutien. David Vann explore l'intimité douloureuse père-fils avec la précision d'un trépan.

L'ARABE

Antoine Audouard

L'Olivier

260 pages - 19 €

D'abord, il y a Mamine. Un monument : obèse, acariâtre et toujours en ébullition. Elle n'a cependant pas assez de mots pour qualifier le malheur qui la frappe : un Arabe a été hébergé dans la cave de la maison voisine ! Elle n'aime pas les Arabes : ils ne lui ont rien fait, mais il n'y a

pas de fumée sans feu. Elle guette les bruits de la cave, les allées et venues de l'étranger comme on suit les évolutions d'un insecte.

Roland, lui, ne comprend pas qu'on ait embauché l'Arabe dans leur entreprise de terrassement. Les arabes, on les connaît, on sait qu'un boulot d'arabe, c'est un boulot mal fait. Et puis « un braquage ou un viol, c'est les Arabes, un avion qui explose, c'est encore les Arabes... ».

Antoine Audouard a situé son roman dans un village du Sud de la France dont les habitants semblent tous des blessés de la vie. Quand un meurtre est commis au village, tous

les regards se tournent naturellement vers l'étranger. N'est-il pas le frère d'un islamiste qui risque vingt ans de prison pour participation à des activités terroristes ?

Le gendarme Estevan s'emploie à éviter le lynchage du « coupable » et on assiste à une belle confrontation entre les deux personnages. Histoire emblématique qui aurait pu être une lourde parabole antiraciste. En fait, un roman vif, superbement écrit, et qui réussit à être plaisant même dans les moments insupportables. Le fait-divers en noir et blanc cède la place à une sorte de grisaille tragique sans véritable dénouement.



Une fois n'est pas coutume, je me permets de recommander chaudement une nouvelle revue : « *Arts Sacrés* », qui en est à son numéro 3 pour le mois de Février. Produite par les Éditions Faton, elle s'intéresse à tous les arts sacrés et dans toutes les religions : le pluriel du titre a son importance.

Pour donner un exemple, et vous mettre l'eau à la bouche, je donne ici le sommaire du Numéro 3 :

- Le beau visage de l'Islam, exposition à l'Institut du Monde Arabe,
- Visite de la cathédrale de Chartres,
- Le complexe de Nevers,

- François Morellet chez Le Corbusier,
- L'orfèvrerie religieuse pour la messe d'aujourd'hui,
- Le gothique rayonnant
- Sacrés tropiques,
- Les arts premiers et le musée du Quai Branly,
- Éveille-toi, orgue instrument sacré
- La grande mosquée de Cologne.

Rédacteur en chef : Fr. Philippe Markievicz.

Comité de rédaction : Père Michel Brière.

P.S. : le numéro 2 est consacré à l'art roman et au baroque espagnol.

Le sacerdoce

Le ministère des prêtres et l'obéissance

« Pendant les jours de sa vie mortelle, le Christ a présenté avec un grand cri et dans les larmes, sa prière et sa supplication à Dieu qui pouvait le sauver de la mort; et parce qu'il s'est soumis en tout, il a été exaucé. Bien qu'il soit le Fils, il a pourtant appris l'obéissance par les souffrances de sa Passion; et, ainsi conduit à la perfection, il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent la cause du salut éternel. Car Dieu l'a proclamé grand prêtre selon l'ordre de Melkisédek. » Cette péricope de l'épître aux Hébreux (5, 7-10) définit explicitement l'obéissance comme la vertu sacerdotale par excellence.

Obéir à Dieu, c'est se permettre de vivre et se donner de vivre en plénitude

Obéir c'est se soumettre en tout, donc se soumettre à Dieu et à Lui seul qui est Tout en tout. Si donc il y a un aspect de servitude, celle-ci est immédiatement traduite en terme de liberté plénière. Car être soumis à Celui qui nous crée c'est simplement recevoir tout de Lui : « la vie, le mouvement, l'être ». Obéir à Dieu, c'est se permettre et se donner de vivre en plénitude. Le prêtre, à l'image du Christ, est d'abord « un homme pris parmi les hommes », donc bien vivant et sachant partager avec les hommes le tout de cette humanité justement participée. Jésus, pour vivre parfaitement sa mission de prêtre, a dû vivre en toute chose comme nous, partager nos faiblesses et connaître l'épreuve (*Héb. 4, 15*). A sa suite, le prêtre doit être un homme vivant, debout, prêt à partager les misères des hommes avec la force que lui donne le fait de se savoir de la même chair que ses frères.

Le prêtre, comme le chrétien, obéit à Dieu comme un enfant se soumet à son Père

La Parole précise ensuite que le Christ a obéi en tant que Fils. Voici une autre teinte que Dieu nous donne pour nous faire bien comprendre ce qu'est l'obéissance chrétienne, *a fortiori* sacerdotale. Si elle est, comme nous l'avons dit, soumission au Créateur de qui vient la vie, elle s'allie alors parfaitement avec la posture de l'enfant qui reçoit la vie de son père. Loin d'être étrangère à la relation filiale spontanément douce et confiante, l'obéissance chrétienne doit habiter notre cœur avec les mêmes sentiments ordonnés par l'attitude filiale puisque nous sommes enfants du Père par le baptême. Le chrétien donc, le prêtre de surcroît, se sait fils de ce Père dont il est aimé, comme sa propre existence en fait preuve.

A l'aune des souffrances se mesure l'amour véritable

Mais chrétien et prêtre auront à obéir également quoiqu'il leur en coûte de supporter les souffrances les plus inattendues, injustes, illégitimes. Autrement dit, à l'instant où la qualité de fils pourrait faire sauter la servitude de l'obéissance, dans le monde de la foi il en va tout autrement. C'est à l'aune de la Croix que se mesure la liberté du Christ. C'est à l'aune de nos peines supportées que s'évalue l'amour pour notre Père et pour nos frères. C'est en cela que les prêtres, à l'exemple du Christ et en Lui, deviendront cause de salut. Et c'est ainsi que les fidèles pourront recevoir ce salut offert à travers une vie sacerdotale sacrifiée. Car comment croire que Dieu nous épargnerait ce qu'il a laissé son Fils vivre ? Ne nous faut-il pas continuer en nos corps ce qui manque à la Passion du Christ ? Ne faut-il pas mourir avec Lui pour régner avec Lui ?

Souffrir par amour n'est plus souffrir

Serions nous des masochistes ? Non bien sûr, car, comme le disait le Curé d'Ars, souffrir par amour n'est plus souffrir ! Cette souffrance, de plus, nous ne la recherchons pas, nous ne la désirons pas pour elle-même. Mais lorsqu'elle se présente avec son inexorabilité, nous savons alors qu'en la traversant courageusement et dans la grâce, nous en faisons un chemin de rédemption. Or la vie du prêtre qui met ses pas dans ceux de Jésus n'est-elle pas route vers le salut éternel de ses frères ? Ma vie de prêtre atteindra donc sa vérité sacerdotale lorsqu'elle me crucifiera avec mon Maître.

Jean-Marie Le Gall
Extrait de Sub Signo Martini n° 26 - Mars 2010
avec autorisation de la Communauté Saint-Martin
53 rue du Château - 41120 Candé sur Beuvron

Approche-toi Du cœur du Christ

*Car de son cœur coule la tendresse-même
de l'Amour infini, car ce n'était pas qu'un
homme qui était transpercé, mais Dieu
lui-même devenu homme qui offrait sa vie
pour toute l'humanité et de manière
particulière pour toi.*

*De son cœur coule une sagesse nouvelle
pour ta vie. De son cœur coule le sang
et l'eau qui te purifie et te lave de tes
souillures et fait de toi un être nouveau,
pour une vie nouvelle,
pour un amour infini,
pour la tendresse du Père qui t'aime.*

*Approche-toi de son cœur,
N'aie pas peur,
là est la Vie.*

TABLE des MATIÈRES

1. Le mot du Président et celui de son successeur	Page 1
2. La Parabole de l'Ane (<i>Patrick Cendrier</i>)	Pages 2-3
3. Ne cherchez pas parmi les morts celui qui est vivant (<i>Père Georges Décogné</i>)	Pages 4-5
4. Miséricorde (<i>Frère Augustin</i>)	Pages 6-7
5. Le bonheur, c'est sa Présence (<i>Bernard-Marie, ofs</i>) .	Pages 8-9
6. Témoignage d'un prêtre (<i>Père Stéphane Brédelet</i>) ...	Pages 10-11
7. Le cri de l'homme (<i>Jean Vanier</i>)	Page 12
Nos Amis Défunts.....	Page 12
8. Dons à l'Œuvre des Campagnes, Legs et Donations	Pages 13-14
9. Les Livres (<i>Père Décogné</i>)	Pages 15-22
10. Le Sacerdoce - Le ministère des prêtres et l'obéissance (<i>Père Jean-Marie Le Gall</i>)	Pages 23-24
11. Approche-toi du cœur du Christ	3 ^e de couv

Imprimerie de Montligeon - 61400 St Hilaire le Châtel
Dépôt légal : mars 2010 - N° 25168 - Gérant : M. de la Bouillierie
N° Enreg. Comm. Parit. 1212 G 82530 - ISSN 1272-9604

Photographie de Couverture :
« *L'Icone de Marie* » (détail)
BP 43 - 22160 Callac de Bretagne

Pensez à votre cotisation, Merci !

Cotisation annuelle minimale : 3 € par an

Abonnement : 5 € par an.

Abonnement de soutien : 8 € voire davantage
par an.

L'Œuvre des Campagnes

2, rue de La Planche, 75007 Paris

Tél./Fax : 01 45 48 25 83

E-mail : oeuvredescampagnes@club-internet.fr